

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site

<http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur.

En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

Extraits de LA ROCHE FENDUE de Régis Meney

La Roche Fendue ou : *República Soviética do Brasil*

L'histoire se passe en 1926 à Barataiba, un état du Nordeste du Brésil. Un grand propriétaire terrien, Odilon Tavares, possède deux domaines : l'un, qui s'appelle la Roche Fendue, est une oasis du sertão. Elle vient de lui être volée par un éternel rival.

L'autre domaine, une plantation de canne à sucre, est sous la menace d'une armée de révolutionnaires qu'on appelle « la colonne Prestes », du nom de son chef le plus populaire. Partis du Sud du Brésil, les insurgés ébranlent le *statu quo* social en défiant les forces réactionnaires et gouvernementales.

Odilon Tavares a un fils, Ricardo, et ce fils lui manque. Pendant sept ans, Ricardo a séjourné à Rio pour ses études. Odilon craint qu'il ne soit devenu intellectuel et efféminé. En fait, Ricardo est devenu communiste. Il revient au pays avec une mission : aider la colonne Prestes à conquérir l'état de Barataiba afin de consolider la Révolution.

Quand Ricardo arrive à la plantation, ses sentiments sont mélangés. Nostalgique de ses jeunes années, il espère retrouver Clarice, une paysanne qui a partagé ses jeux d'enfant.

Mais il craint de revoir son père. Odilon Tavares est un seigneur féodal tout puissant. Il dispose d'un tueur à gages, Anibal Répétition, une brute qui s'est placée sous le parrainage d'Exú, le diable afro-brésilien.

Comment Ricardo pourra-t-il aborder son père et le sonder sur la situation politique ? Il décide de se présenter à la plantation sous un déguisement. Mais une première surprise l'attend.

ACTE 2, scène 1

La scène représente la prison privée du colonel, une cage en bambou. On entend une femme chanter une complainte. Ricardo s'approche.

Ricardo :

Mais... qu'est-ce que c'est ?

Clarice (*à l'intérieur de la geôle*) :

Une cage, Petit-Maître. Des barreaux, une serrure, une prison, quoi !

Ricardo :

Et il y a quelqu'un là-dedans ! Je ne me rappelle pas...

Clarice :

Oh que si, Petit-Maître, seulement l'enfance perd la mémoire quand elle est vieille !

Ricardo :

Mais pourquoi m'appellez-vous Petit-Maître ? Je m'appelle Ulysse.

Clarice :

Je dirais plutôt Ricardo, le nom que votre père vous a donné, docteur !

Ricardo :

Mais il n'a pas le droit ! Il faut un jugement, des avocats, des garanties ! Et d'abord, comment osez-vous dire que je suis son fils ? Est-ce que je lui ressemble ?

Clarice :

Sans les fausses moustaches et les joues gonflées, comme deux gouttes d'eau.

Ricardo :

Mais je suis déguisé ! Vous n'avez pas le droit de me reconnaître !

Clarice :

Mes oreilles, mon cœur, ma peau qui se hérissé me disent que c'est vous !

Ricardo :

Mais alors, vous seriez... Clarice ! Viens dans le jour ! Viens dans le jour, je ne t'avais pas reconnue.

Clarice :

Si votre cœur est aveugle, mon amour ne l'est pas.

Ricardo :

Clarice... tu es mariée ?

Clarice :

Non, et j'ai vingt ans déjà : me voilà vieille fille.

Ricardo :

Les prétendants n'ont pas dû te manquer...

Clarice :

Quelque chose m'en a empêché. Vous ne devinez pas ?

Ricardo :

Mais comment peux-tu me vouvoyer !

Clarice :

Vous êtes un autre.

Ricardo :

Clarice, as-tu perdu la raison ?

Clarice :

Savez-vous où je suis ? C'est la prison de votre père...

Ricardo :

Tu es belle. Tu es une femme. Tu as toujours ces yeux verts...

Clarice :

Mon père est mort. Ecrasé par la meule du moulin. Plus rien ne m'attache ici, si ce n'est ma dette. On est toujours en dette. On a obligation d'acheter au comptoir de la plantation, où tout est trois fois plus cher. Cette nuit, j'ai voulu m'enfuir. Je suis devenue une voleuse. Mais Anibal Répétition me guettait. Il m'a rattrapée, et m'a jetée dans ce cachot.

Ricardo :

Je vais parler à mon père.

Clarice (*riant*) :

Déguisé comme vous êtes, Petit-Maître ?

Ricardo :

Cesse de m'appeler Petit-Maître, pour l'amour du Ciel ! Et dis-moi « tu », bon sang ! Si tu savais pourquoi je suis ici...

Clarice :

Mais pour me voir, bien sûr !

Ricardo :

Arrête !

Clarice :

Pour me libérer, patron ? De la prison ? De la faim ? De l'ignorance ? De la misère ?

Ricardo :

Justement ! Tu as entendu parler de la colonne Prestes qui vient par ici ?

Clarice :

Chuuut !

Ricardo :

Ils vont bientôt envahir la Barataïba. Au même moment, il y aura un soulèvement dans la capitale. Je suis venu coordonner tout ça.

Clarice :

Toi ?

Ricardo :

Bien sûr ! J'ai la conviction que la colonne Prestes va être un détonateur formidable. Mais pour l'instant, elle se fait saigner pour rien. Elle ne s'occupe que de survivre. C'est mauvais. Cela donne raison à la propagande gouvernementale. Sa vraie tâche, sa noble tâche, est de faire prendre conscience à notre peuple !

Clarice :

Notre peuple, Ricardo ?

Ricardo :

Oui, Clarice, notre peuple. Pour l'élever et le respecter ! Le faire sortir du retard, de la superstition et de l'obscurantisme ! Au même titre que les grands peuples de la Terre ! La France a eu sa Révolution, la Russie s'est donnée les soviets. Pourquoi pas notre Brésil ? On va se battre pour la justice sociale !

Clarice :

Ah, Ricardo... ! *(Ils se donnent l'accolade à travers les barreaux)*

Ricardo :

Clarice : il faut te sortir d'ici !

Clarice :

Je crois que cette nuit Anibal Répétition va venir m'étrangler.

Ricardo :

Clarice !

Clarice :

Ton père est braqué contre moi. Je l'ai défié. Il ne me pardonnera jamais.

Ricardo :

Il pardonnera à mon épouse.

Clarice :

Non, Ricardo, ne fais pas ça !

Ricardo :

Je vais le faire !

Clarice :

Surtout pas !

Ricardo :

Tu me refuses ? Et nos promesses de jadis ? Pourquoi ?

Clarice :

Tu es un autre.

Ricardo :

Jamais !

Clarice :

Les filles de Rio sont ingrates et frivoles. Mais tu guériras.

Ricardo :

C'est toi que j'aime. Ne me repousse pas.

Clarice :

Tu ne te connais pas, Ricardo. Oublie notre enfance. Efface tes souvenirs, ils vont t'encombrer.

Ricardo :

Comment est-ce que le bonheur pourrait m'encombrer ?

Clarice :

Je craignais ton retour. J'étais comme la fiancée d'un mort, avec la photo d'un héros dans mon cœur. On peut être veuve et heureuse. Mais te voilà.

Ricardo :

Clarice, je n'y comprends rien...

Clarice :

C'était comme un matin. Nous étions seuls au monde.

Ricardo :

Nous allons refaire le monde. Je vais te sortir de cette cage !

Clarice (*riant*) :

Ah, on aime à prendre l'oiseau dans sa main, mais est-ce qu'on aime qu'il s'envole ?

Ricardo :

Clarice, nous nous battons ensemble !

On entend du bruit.

Clarice :

Sauve-toi !

Ricardo (*disparaissant*) :

Je pense à toi ! Je t'aime !

ACTE 2, scène 2

La prison de Clarice. Arrive Anibal Répétition : tenue de cavalier du Nordeste, coutelas et pistolet à la ceinture, le fouet à la main. Il déverrouille la porte de la cellule.

Anibal :

Dehors, salope.

Clarice :

Dehors ? Tu me libères ?

Anibal :

Dehors . Ordre du colonel. Parce que si c'était moi...

Clarice (*en a parte*) :

Ricardo ! Il ne m'a pas oublié. Il a vu son père. Comment ça s'est passé ?

Anibal :

Répète voir un peu ? Tu me prends pour une merde, hein ? C'est un docteur, qu'y te faut, à toi, hein, princesse ?.. Mais un jour je vais te faire danser, prétentieuse, si c'est pas c'coup-là ! Depuis tout petiot, que tu me méprises !

Clarice :

Non, Anibal : depuis que tu fais le sale boulot du colonel : c'est pas pareil. Tu pourrais être un loup, et tu fais le chien de garde. C'est toi qui nous méprises : t'es un des nôtres et tu l'oublies, tu lèches les bottes du patron.

Anibal :

Un des vôtres, ça me ferait mal ! T'as viré au communisme. De la racaille qui met le feu à la canne à sucre, comme cette nuit à la Croix de Mission...

Clarice :

Qui ? Comment ? On a mis le feu aux cannaies ?

Anibal :

Comme si tu savais pas. Et maintenant ça parle de faire grève.

Clarice :

La grève ? Qui ? Ici, à la plantation ?

Anibal :

Oui, la grève, petit merdeuse. Et à cause de toi, encore !

Clarice (*en a parte*) :

Alors c'est pas Ricardo... C'est la récolte. Le colonel a peur pour sa récolte. C'est qu'il a une guerre sur les bras, avec la Roche Fendue ! En plus, la colonne Prestes qui plane dans le sertão... Il risque d'avoir besoin d'argent, le colonel... Faudrait pas qu'il la perde, sa récolte...

Anibal :

Faut que j'y aille ? Va te faire pendre ailleurs. Avant que je change d'avis.

Clarice :

Un avis ? Comme si tu savais ce que c'était, d'avoir un avis.

Anibal :

Ouste. On se retrouvera. Si la cage est ouverte, c'est que l'oiseau est mort.

Clarice :

Je reste ! (*Passant le poing à travers les barreaux*). Camarades ! Approchez, camarades ! Regardez où l'on m'a mise, simplement parce que j'ai refusé pour mon père un caisson mortuaire de troisième classe ! Vous aussi, vous voulez **crever** comme des chiens ? De quoi vous aurez l'air, avec le drap de la fosse commune, à l'heure du Jugement Dernier ? Vous

voulez **vivre** comme des chiens ? Alors continuez à baisser la tête, à couper la canne de l'aube au crépuscule, avant de rentrer dans vos cabanes, le ventre creux, vous jeter sur un sac de fagots !

Non ! Ça suffit ! Tous en grève ! Tous en grève ! La canne va sécher sur pied ? Et alors ? Ça nous arrive tous les jours ! Exigeons un bout de terre pour manger, un bout de terre pour mourir ! La canne nous a pris nos jardins, plus de légumes pour nos gosses qui ont les dents pourries et le dos tordu ! La canne ! La canne partout ! A planter, à couper, à pousser dans les meules pour y laisser la main ou le bras, la canne, rien que la canne à mâcher pour tromper la faim !

Une voix dans la foule des paysans :
Vive la colonne Prestes !

Clarice :

Oui, peut-être. Mais Prestes viendra, Prestes repartira, et vous resterez ! Prestes vous respectera si vous faites grève ! Si vous faites vous-mêmes votre salut. Tous unis, si Dieu le veut, nous vaincrons !

Camarades, je resterai dans cette prison tant que l'épicerie du colonel n'aura pas baissé ses prix de moitié ! Tant que les chiens de garde du colonel n'auront pas fini de nous baver dans le cou ! (*Anibal Répétition lui donne un coup de fouet. Elle pousse un cri de douleur*) Tant que nous n'aurons pas dix pieds de terre pour vivre, et deux coudées pour mourir ! Tant que vous ferez la grève, mes amis, je fais le vœu de rester dans cette prison !

Elle veut rentrer dans sa cellule. Anibal fait barrage. Ils luttent. Mais le pistoleiro renonce et recule, le sabre d'abattage au poing : on devine que la foule des péons s'avance sur lui, menaçante.

Fin du premier extrait

Lors de leurs retrouvailles, Odilon a reconnu son fils sous le déguisement. Bien que très ému, le vieux renard s'est abstenu de le montrer. Pour sauvegarder ses intérêts, il a prétendu avoir de la sympathie pour la colonne Prestes, et s'être converti au communisme. C'est alors que Ricardo s'est démasqué, physiquement et politiquement.

Acte 3, Scène 2

La prison de Clarice, porte ouverte. Clarice chantonne. Anibal s'approche en cachette et la traîne au dehors. Tandis qu'elle lutte, il déchire sa robe de haut en bas. En un tournemain, il lui lie les poignets et les attache aux bambous de la cage. Elle est quasiment nue. Anibal commence à lui frotter le corps avec une pâte qu'il tire d'un pot. Entre Ricardo.

Ricardo (*n'osant pas regarder*):
Anibal ! Qu'est-ce qui se passe ?

Anibal :

Je lui mets du miel, docteur, et les vaches vont la lécher. Avec leur langue qui gratte, elles vont lui enlever toute la peau. Après, les fourmis vont la manger.

Ricardo :

Quoi !

Anibal :

Je lui mets du miel, docteur, et les vaches vont la lécher. Avec leur langue qui gratte, elles vont lui enlever toute la peau. Après, les fourmis vont la manger.

Ricardo :

Mais il est fou ! N'agit pas sans mes ordres, Anibal.

Anibal :

C'est les ordres du colonel Odilon, docteur.

Ricardo :

Détache-la, et laisse-nous. *(Il lance à Clarice sa robe et dit durement)* Rhabille-toi ! *(Soudain tendre et enthousiaste)* Clarice ! Tu vas pouvoir sortir de cette prison. Nous allons nous marier !

Clarice *(se couvrant tant bien que mal)* :

Mais je ne veux ni l'un ni l'autre Ricardo !

Ricardo :

Tu ne veux pas m'épouser ! Et pourquoi ?

Clarice :

Parce que je t'aime, Didinho.

Ricardo :

Je n'apprécie pas les énigmes, tu sais bien.

Clarice :

Et pourtant ! Comment fais-tu pour marcher sur des rêves comme Jésus marchait sur les flots ? C'est pas une énigme, ça ?

Ricardo :

Clarice, je suis si content. Ça s'est passé de façon inespérée avec mon père. Figure-toi qu'il est de notre côté !

Clarice *(en a parte)* :

Autre énigme, que je crains de comprendre.

Ricardo :

Il est de notre côté ! Il est plein d'admiration pour les révolutionnaires. Bientôt, nous les accueillerons ici même en triomphateurs. Tu verras s'avancer un jeune homme frêle mais noble, avec une force extraordinaire dans le regard, petit par le corps et géant par la force d'âme : ce sera le génial capitaine Luis Carlos Prestes, inimitable stratège de la guerre de mouvement !

Il nous donnera l'accolade, Clarice ! A toi ! A moi ! N'est-ce pas extraordinaire ?

Tu n'as plus aucune raison de rester dans cette prison. J'occupe les fonctions de commissaire politique. Dès que la situation le permettra, j'organiserai la scolarisation des enfants de nos moujiks... Je veux dire : les enfants de la plantation. Tu seras la maîtresse d'école. Déraciner la superstition ! Tiens, un exemple : le père Cícero, cette espèce de pape autoproclamé de tous les bigots du Nordeste, tu sais les consignes qu'il donne à ses voyous fanatiques ? Ne pas consommer de fruits, ne pas manger de tapioca, ne pas s'approcher des femmes ! Pour quoi faire ? Pour « fermer les corps », comme il disent, aux balles des rebelles ! J'ai honte pour mon pays. Des écoles, Clarice, il nous faut des écoles ! Tant qu'il y aura des analphabètes à jeter contre les mitrailleuses du mouvement révolutionnaire, la Réaction aura de beaux jours devant elle.....

Clarice :

Nous voulons manger et mourir dignement. L'école viendra après.

Ricardo :

Tu ne veux plus être la maîtresse d'école ? Tu vois : tu as tout oublié de nos jeux d'enfant !

Clarice :

(En a parte) Nos jeux d'enfants sont morts, et ils vivront toujours. Cet inconnu qui cherche le paradis, qui mélange hier et demain, cet inconnu, je l'aime encore.

(Haut) Manger et mourir dignement. C'est si difficile ? La terre de cette plantation, Ricardo, la terre d'ici que nous aimons tous les deux, elle est riche. Pourquoi la misère et la honte ? Il n'y a pas besoin de Prestes et de ses cavaliers du Sud qui emploient des mots comme les tiens, que je ne comprends plus !

Ricardo :

Tu refuses que ton peuple s'instruise ?

Clarice :

Ricardo, pour l'amour du Ciel !

Ricardo :

Alors, pourquoi ?

Clarice :

Mieux vaut un peu chaque jour que trop au carnaval.

Ricardo :

La Révolution, un carnaval ? Ce que je hais ces proverbes !

Clarice :

Moi, je les adore. Un proverbe, ça se prostitue moins facilement qu'un grand principe.

Ricardo :

Clarice ?

Clarice :

Oui ?

Ricardo :

Nous sommes à l'âge de la radio et de l'électricité. Nous allons faire la réforme agraire ! Irriguer le sertão ! En changer le climat, pourquoi pas ? La Roche Fendue en pleine moisson ! Est-ce que tu te rends compte, Clarice ?... Pas de demi-mesures ! Ce n'est pas la rosée qui va remplir les puits !... Clarice ?

Clarice :

Oui ?

Ricardo :

Marions-nous. Je suis aux anges, tu ne casseras pas ma joie. Marions-nous !

A l'aide d'une trompe faite d'une corne de vache, Ricardo appelle au rassemblement du peuple.

Ricardo :

Mes amis ! Vous êtes en grève et vous pouvez être fiers ! La grève est signe d'une conscience élevée du prolétariat. Mais il faut voir plus loin, compagnons : une grève peut se retourner contre vous. Ce qu'il nous faut aujourd'hui, c'est saisir une chance historique...

Une voix dans la foule des paysans :

Une chance pour qui ?

Ricardo :

... Cette chance, c'est la présence, à quelques lieues d'ici, de la colonne de la Libération, conduite par l'invincible capitaine Luis Carlos Prestes ! C'est sous son aile puissante et bienveillante que nous pourrions assurer le passage définitif au communisme dans cette plantation ! Que dira le Chevalier de l'Espérance, s'il vous voit traîner les pieds et freiner le mouvement révolutionnaire ? Quoi ! Vous voudriez décevoir le bon génie qui guide la Grande Marche sur les sentiers de la Gloire ? Et qui, face à des bataillons de vils mercenaires, souffre pour vous dans le sertão ? Vous voulez lui faire de la peine ?

Reprenez le travail, camarades ! Faites confiance à ceux qui ont une méthode scientifique d'analyse des rapports de force. La Révolution a besoin de la récolte ! Car nous sommes entourés d'ennemis : les forces de la réaction sont sur le pied de guerre, et partout on travaille à notre perte. Pensez donc ! Un ferment de libération prolétarienne à leur porte ! La lutte sera rude !

Heureusement, la colonne Prestes va marcher sur Barataïba et, avec l'appui des casernes révoltées, elle fera la jonction avec les camarades ouvriers de la capitale. Travailleurs des champs, courage et patience, car la victoire est en vue !

Clarice :

Oui, camarades, vous aurez des écoles, des jardins et des soins dentaires... après la victoire ! Après demain ! Après des sacrifices, toujours

plus de sacrifices ! Après ! Après ! Nous en avons marre des « après » et des « plus tard » ! C'est tout de suite ! La grève continue ! (*Applaudissements, vivats*)

Ricardo :

Nous ne tolérerons pas le défaitisme ! Ni le révisionnisme ! Ni le déviationnisme ! (*Il entonne l'Internationale*)

Clarice :

La grève continue ! (*Applaudissements, vivats*)

Ricardo :

(*A Clarice, en a parte*) Espèce de tête de mule ! Mais tu es irresponsable ! Quel aveuglement ! (*Aux paysans*) N'écoutez pas Clarice, mes amis. Vous connaissez son terrible deuil. Elle n'a plus sa tête à elle, et la douleur l'égaré ... Elle va se reposer, et vous verrez : dès qu'elle aura retrouvé un peu de bon sens, elle joindra sa parole à la mienne. Au travail, camarades !

Clarice (*écartant Ricardo qui la pousse à l'écart*) :

Non ! Tenez bon, la grève continue ! (*Applaudissements, vivats*)

Ricardo (*en tête à tête*) :

Je ne te savais pas si butée, Clarice. Tu as été un bon élément dans la lutte sociale. Maintenant, tu es une alliée objective de nos ennemis de classe. La voilà, la tentation anarcho-syndicaliste ! Mais je l'ai dit : je veux bien mettre ça sur le compte de ton chagrin. Pour l'instant.

Clarice :

Quelle horreur ! Tu ne m'aimes pas, tu n'aimes personne !

Ricardo :

Silence ! Silence ! (*Il la saisit par les poignets*)

Clarice (*Elle se débat violemment*) :

J'avais un héros dans mon cœur, et je retrouve un perroquet !

Ricardo :

(*S'adressant à la foule des péons*) Dispersez-vous ! Dispersez-vous ! (*Faisant signe à Anibal de s'approcher*) Anibal, calme-la !

Anibal ôte sa chemise, en habille Clarice et lui noue les extrémités des manches dans le dos : la voilà prise dans une camisole de force. Anibal la pousse dans la prison et, cette fois, ferme la porte à double tour.

Anibal (*à Clarice*) :

Dis donc, ça te réussit de courir après les riches !

Ricardo (*à Clarice*) :

Tu veux sortir d'ici ? C'est simple : tu retrouves tes esprits et tu appelles à la reprise du travail !
